

YALI

Le ciel de ce mois d'Août ressemble à un jeu où je relie les étoiles entre elles pour former de nouvelles constellations.

— Vous voyez quelque chose ?

Il y a beaucoup de monde autour de moi mais je suis seule, cette question ne m'est sûrement pas destinée. Pourtant la voix insiste :

— Quel est notre avenir ?

Cette nouvelle question me paraît assez étrange pour que je me tourne vers mon voisin. Il me regarde en souriant :

— Alors, cet avenir ?

Je dois avoir l'air vraiment ahuri car son sourire se transforme en rire. Un peu vexée je lui réponds fraîchement que je ne comprends rien à ses propos. Alors, très sérieusement il rapproche son visage, plante ses yeux dans les miens et me murmure :

— A regarder le ciel aussi intensément vous devez y voir des choses très intéressantes, et quoi de plus passionnant que ce qui va nous arriver ?

Subitement j'ai une sensation très bizarre, la nette impression que je connais déjà cet homme. Mais je suis incapable de savoir où et quand je l'ai rencontré, ni de me souvenir de son nom. J'essaye d'en savoir plus :

— Qui êtes-vous ?

— Un cinéphile !

— Pardon ?

— Je suis un cinéphile, comme vous.

Mais oui, bien sûr, nous sommes assis sur les chaises publicitaires installées Place du Champ de Mars à l'occasion du festival du film francophone d'Angoulême. Nous attendons le début du long métrage projeté en plein air.

La certitude de connaître cet homme me poursuit mais, malgré mes efforts, je n'arrive pas à le discerner dans mes souvenirs, alors je reprends :

— Et à part le cinéma que faites-vous ?

— Du cinéma !

— Vous vous moquez de moi, je vais finir par changer de place !

— Non, non, je vous assure, j'ai fait des études pour devenir réalisateur, et maintenant je vais me lancer pour faire mon premier long métrage... Enfin, je vais essayer.

Là j'oublie ma curiosité banale pour son identité parce qu'une nouvelle curiosité bien plus forte s'éveille en moi. J'adore le cinéma et les réalisateurs capables de réécrire la vie, parfois en pire, souvent en mieux, mais toujours différente. Mon angoisse du quotidien me pousse à m'échapper vers une autre réalité, un autre monde dans lequel choisir son destin *est la réalité*. Droit dans les yeux, pour qu'il comprenne que ma question n'est pas juste une politesse, je lui demande quel sera le sujet de son film.

— La vie bien sûr !

Et je n'ai pas le temps de savoir ce que cache cette réponse car la projection commence. Je plonge aussitôt dans ce monde créé par l'imagination où fatalement je reste en apnée de vie pendant 90 minutes.

Mais subitement, une sensation va me sortir de ce rêve éveillé, l'inconnu qui ne l'est pas vraiment, a posé sa main sur la mienne. J'ai même l'impression que cela fait déjà un moment, et je m'étonne de ne pas avoir réagi plus vite. Je retire ma main, assez gênée, et me tourne vers lui pour lui dire que je n'apprécie pas sa façon de faire. Mais il est déjà parti, comme évaporé, à tel point que je

me demande si je n'ai pas imaginé sa présence. Je regarde la fin du film en essayant de ne plus y penser, mais en fait je ne pense qu'à ça. Et, bien après m'être couchée, je me repasse sans fin notre discussion, comme une séquence qu'un réalisateur voudrait modifier sans trouver vraiment ce qui cloche. Ma nuit va être envahie de rêves angoissés où celui que j'ai décidé de nommer "mon méconnu" fait des apparitions dérangeantes.

Quatre jours sont passés, pendant lesquels je me suis efforcée d'oublier la scène du Champ de Mars, convaincue que je ne reverrai jamais "mon méconnu". Mais le lundi après-midi de cette douce fin d'été, ma promenade sur cette même place va soudain être interrompue par quelqu'un qui me saisit par le bras. Je sursaute et me retourne brusquement, c'est lui bien sûr, toujours aussi souriant qu'énigmatique.

— Il faut que je vous parle.

Je suis mal à l'aise, je sais au fond de moi que le souvenir du moment passé avec lui m'est agréable mais je ne veux pas le revoir. Je ne connais pas cet homme, ou plus exactement je ne le reconnais pas, et lui ne fait rien pour s'identifier. Je n'aurais pas dû apprécier sa familiarité. Je pense qu'il ressent ma faiblesse vis-à-vis de lui et je crains qu'il n'en profite. Là tout de suite je voudrais qu'il parte... et qu'il reste, qu'il parle... et qu'il se taise, qu'il me lâche le bras, qu'il arrête de sourire... et qu'il me serre contre lui. Et je me sauve en courant. Il n'essaye pas de me retenir, mais je l'entends distinctement me crier :

— Yali, attends !

Ces deux mots se gravent au plus profond de mon cerveau et vont tourner dans ma tête sans relâche. Des dizaines de questions les accompagnent : *Comment connaît-il mon prénom ? Et surtout mon surnom ?* Je m'appelle Nathalie ; toutes les filles de ma connaissance portant ce prénom sont appelées "Nat" par leurs proches. Mon frère savait à peine parler quand je suis née, incapable de prononcer "Nathalie", il m'appelait "Yali", ce surnom m'est toujours resté. Mais seuls ma famille et mes amis m'appellent ainsi. *Comment m'a-t-il retrouvée ? Habite-t'il Angoulême ? Connaît-il certains de mes proches ?* Et toujours cette éternelle question qui m'obsède : *D'où puis-je le*

connaître ?

Cet homme commence à me faire peur, tout en m'attirant. Il y a un mystère en lui et je ne sais pour quelle raison j'ai la sensation qu'il me ment. Pourquoi ? Je décide d'éviter cette Place du Champ de Mars qui semble nous réunir à chaque fois.

Le mardi, après une nouvelle nuit de cauchemars où "mon méconnu" est toujours présent, je décide de sortir quand-même prendre l'air pour profiter des derniers beaux jours. Je vais au Jardin Vert, îlot de paix et de nature dans la ville. Mais à peine assise sur un banc, je le vois surgir je ne sais d'où :

— Yali, je t'en prie, nous nous connaissons, il faut que je te parle.

Son air étrangement inquiet, ma curiosité aiguïlée par le "nous nous connaissons" et ce tutoiement, ainsi que la proximité rassurante d'autres promeneurs me poussent à rester. Mais je tiens quand-même à mettre les choses au clair :

— Ecoutez, je pense en effet que nous nous sommes déjà rencontrés, mais je ne sais plus du tout dans quelles circonstances. Alors dites-moi d'abord qui vous êtes.

Il a l'air gêné, hésitant :

— Je suis un ami de ton frère Jérôme.

— Mais je n'ai pas vu mon frère depuis plus de cinq ans, il vit aux Etats-Unis.

— Je sais, c'est pour cela que tu ne te souviens plus de moi. J'ai vu ton frère l'année dernière lors d'un voyage en Amérique pour mes études. Je lui ai parlé de mes recherches pour faire un film, et surtout de mon désir de m'entourer de personnes passionnées par le cinéma. Il m'a dit qu'il fallait absolument que je te rencontre car tu vivais plus dans les films que dans la vie. Il faut que tu acceptes de travailler avec moi.

— Attendez, attendez, qu'est-ce que c'est que cette histoire de travailler avec vous ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de Jérôme dès le premier soir où nous nous sommes vus ?

— Jérôme m'a confié que vous étiez un peu fâchés, il m'a conseillé de ne pas te parler de lui. Mais, peu importe, travaille avec moi, je pense que nous pourrons faire un très beau film !

Je ne comprends rien à tout cela. Il est vrai que Jérôme et moi avions eu des différends avant son départ, de stupides histoires d'argent qu'il avait emprunté à nos parents sans intention de le rendre, mais rien qui coupe les ponts entre nous. Depuis la mort de nos parents, nous nous donnions régulièrement des nouvelles et il ne m'avait jamais parlé de ce...

— Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Pardon ?

— Je vous demande votre nom, que vous ne m'avez toujours pas donné !

— Je m'appelle Lionel.

Tout à coup il est très attendrissant, je regrette d'avoir été si froide avec lui :

— Vous mettez toujours cinq jours à vous présenter aux gens ? Cela doit vous faire rater quelques rencontres, non ?

Il a l'air surpris, puis d'un coup éclate de rire comme si j'avais dit quelque chose d'hilarant. Cet homme est décidément très étrange, bizarre, inattendu, imprévisible, spécial et... attachant.

— Non, non, dit-il, les yeux encore brillants de larmes, d'habitude je suis tout à fait normal... Enfin... Autant que n'importe qui... Je crois. C'est que je ne savais pas trop comment t'aborder, comment te présenter mon projet. Alors j'ai préféré être direct. Travaille avec moi, s'il te plaît.

— Mais je ne connais rien aux techniques du cinéma, j'aime les films, c'est tout.

— Justement ! Je ne veux pas d'un collaborateur technique, ce dont j'ai besoin c'est d'une imagination qui complète la mienne, d'un co-rêveur, d'une âme soeur, tu vois ce que je veux dire !

Non, je ne vois pas et je ne sais que penser. Malgré son visage avenant, ses yeux brillent d'une lueur bizarre, de cette lueur primitive, sauvage. L'homme est un chasseur dans l'âme, chasseur de pouvoir, de gloire, de fortune et de femmes. Aussitôt qu'il identifie une proie, son instinct l'envahit. Et je me sens comme une proie potentielle. Derrière ses paroles rassurantes, je sens une fébrilité, une impatience, voire même un soupçon de violence envers moi. Pourquoi ? Que lui ai-je fait pour provoquer cela ?

Je me demande s'il est sincère, si je peux lui faire confiance, si tout cela n'est pas un

stratagème tordu pour se rapprocher de moi, dans quel but ? Serait-ce un détraqué qui cherche à se venger sur moi du mal qu'une autre femme lui aurait fait? Tant d'efforts de gentillesse, de séduction de la part d'un quasi-inconnu cacheraient-ils une frustration, un traumatisme, ou pire une folie ? Tout me passe par la tête et je m'écris déjà les pires *scenarii*. Les hommes ont la fragilité du cristal, mais ils n'en n'ont pas toujours la transparence. Je prétexte un rendez-vous pour pouvoir m'échapper et réfléchir au calme.

Seule dans ma chambre, je n'y vois pas plus clair, mais malgré tout je réalise que j'ai très envie de participer à la création de ce film. C'est une occasion qui ne se représentera peut-être jamais dans ma vie et je serais vraiment stupide de la laisser passer par méfiance. Après tout, si je limite nos rendez-vous à des lieux publics, je ne risque pas grand-chose. Alors je m'aperçois que je n'ai aucun moyen de le joindre, ni numéro de téléphone, ni adresse, ni même un nom de famille. Finalement c'est mieux comme ça, le destin décidera de la suite des événements.

Après une nuit atrocement tourmentée où "mon méconnu", que j'ai encore du mal à nommer Lionel, joue un rôle de plus en plus important et perturbant, je me réveille dans un tout autre état d'esprit. Plus aucune envie de revoir cet homme qui m'a persécutée toute la nuit. En fait je ne me souviens jamais du déroulement de mes rêves, mais je me réveille de nombreuses fois, en nage, la gorge serrée par l'angoisse, le sang battant violemment dans les tempes. Et la peur, cette peur omniprésente qui bloque toute logique, tout raisonnement. Cette peur qui ne me lâche pas après mon réveil. Que me veut-il réellement ? Jusqu'où est-il capable d'aller pour arriver à ses fins ? Je pressens un danger, c'est idiot. J'ai la sensation que cette homme cherche quelque chose que je ne possède pas ou que je ne sais pas avoir en ma possession.

Pendant plusieurs jours j'évite le centre ville, mais je suis obsédée par Lionel. Je me sens écartelée entre le besoin de l'éviter, le souvenir de la peur, réelle ou rêvée, qu'il provoque en moi, et une terrible envie de le revoir. Je tente de me persuader que ce n'est que pour l'aider à réaliser son film. Ces sentiments contradictoires s'affrontent en moi le jour, la nuit, dans tous mes gestes, dans toutes mes pensées. Je suis un champ de bataille, dévasté par le doute, l'hésitation, l'incertitude. Je

prends des décisions que je regrette aussitôt, je tranche sur des questions que je me repose immédiatement. Je me laisse envahir par les superstitions et tous ces aléatoires aussi bêtes qu'indispensables : *Si je ne marche pas sur les fissures du trottoir, je ne le reverrais plus. Ah zut! Je viens de poser le pied sur cette microfissure ! Si la prochaine personne que je croise est une femme, il me retrouvera demain. Non, c'est un homme, mais il a l'air assez efféminé quand-même ! Si je ne retourne jamais à la Place du Champ de Mars, ma vie reprendra son cours normal, comme si cette parenthèse n'avait jamais existée.* En ai-je seulement envie ?

Au fil de mes contradictions et de mes démêlées oniriques, mes pas m'ont guidée vers ce banc du Jardin Vert où tranquillement il m'attend. Aussi sûrement impatient que si nous avions rendez-vous. Je ne suis pas plus surprise que lui. Je m'étais confiée au destin, sachant d'avance ce qu'il me réservait. Sans un mot je m'assois près de lui, je sens la tendresse de son regard sur moi. Mais dès que mes yeux rencontrent les siens, j'y retrouve cette impatience, cette fébrilité, ce reproche qui me transpercent et m'effraient à chaque fois. Puisqu'il faut que ma vie passe par cet homme, je me résigne avec une légère excitation :

— Allez-y, parlez-moi de votre film.

Son sourire m'emplit tellement le coeur que j'ai l'impression qu'il va déborder de ma poitrine, j'ai les larmes aux yeux. Pour cacher mon trouble, je reprends :

— Attention, je n'ai pas encore accepté de travailler avec vous. Je veux d'abord connaître le sujet du film.

Il hésite un moment, puis se lance :

— C'est une histoire d'amour.

— Pas très original !

— Oui, mais dans cette histoire, l'homme sait qu'il est amoureux, il en est persuadé... Et la femme aussi le sait, mais elle ne veut pas le reconnaître.

Je sens cet arrière-goût de malaise me monter dans la gorge. Son oeil brille plus que jamais de cette folle impatience. J'ai la bouche sèche et je n'arrive plus à prononcer un mot. Mais il ne semble

rien remarquer, il est devenu intarissable :

— Cela va sûrement lui prendre du temps, mais elle finira par accepter cet amour et comprendre qu'elle ne peut se passer de lui. D'habitude je n'aime pas trop les "happy ends", mais cette histoire je veux qu'elle finisse bien... Il le faut... Sinon il n'y aura pas d'autres films... Enfin, je veux dire que je veux commencer par quelque chose de positif, tu comprends ? Donner une image agréable de mon talent... Enfin, pas de mon talent, de mon travail, de mes idées, de mon art...

Je ne sais plus trop ce qu'il veut dire. J'ai du mal à me concentrer sur ses paroles tant la lueur de ses yeux devient envahissante. Je l'entends revenir au thème du film :

— Cette femme... Il faut qu'elle comprenne... Qu'elle réalise qu'elle l'aime... Il n'aura pas de cesse tant qu'elle ne l'acceptera pas... Même si cela doit lui prendre le restant de sa vie.

Les mots se bousculent dans sa bouche, se cognent sur ses dents, s'emmêlent autour de sa langue, rebondissent sur ses lèvres. Je suis hypnotisée par sa ferveur. Je sens que tout cela cache autre chose, la peur revient tout doucement se moquer de moi : « Tu pensais être la plus forte, n'est-ce pas ? Mais je suis toujours là. Tu aurais dû le savoir. Qu'est-ce que tu croyais ? Que cet homme était normal ? Que tout allait bien se passer ? Non, tu savais que les choses tourneraient mal... Et tu l'as cherché. »

Je jette discrètement un coup d'oeil alentour. Personne. Le parc est curieusement désert par cette belle après-midi. Le hasard n'est pas avec moi, la peur a raison, j'ai voulu forcer le destin et j'ai été trop loin.

Il parle toujours, plus enflammé encore :

— Elle l'aimera parce qu'elle l'aime déjà !

Son bras vient se poser sur mon épaule. Je tente de le repousser pour me lever, mais il resserre son étreinte, enroulant son bras autour de mon cou. J'essaye de gagner du temps :

— Laissez-moi partir, il faut que je réfléchisse, je reviendrai.

— Non, je sais que tu as peur de moi. Il faut que tu m'écoutes, maintenant. Si je te laisse partir, je sais que tu ne reviendras plus.

— Je vous en prie, ne me faites pas de mal !

J'en suis à la supplication, et toujours personne en vue pour me venir en aide.

— Tu m'aimes mais tu ne le sais pas, écoute-moi, je t'en prie !

Lui aussi est dans la supplication, mais la sienne est dominante, imposante, la prière d'un fou.

La panique me saisit, je hurle :

— Lâchez-moi, lâchez-moi !

Mais plus je me débats, plus son étreinte se ressert. Je commence à avoir du mal à respirer.

Dans un dernier espoir, j'essaye de nous raisonner tous les deux :

— D'accord, je vous aime, vous avez raison, je ne le sais pas encore mais je suis amoureuse de vous.

— Tu mens, je sais que tu mens... Je n'en peux plus !... Je n'en peux plus !...

Il serre, il serre de plus en plus fort, et subitement il me lâche et s'enfuit dans l'allée, vite caché par les buissons. Je reste là, tétanisée sur mon banc. La raison voudrait que je parte tout de suite de l'autre côté, que je trouve quelqu'un pour me rassurer. Mais je ne peux même pas me lever, mes jambes tremblent, tout mon corps vibre de terreur. J'ai l'impression que mon cœur ne surmontera jamais cette angoisse, qu'il ne retrouvera jamais son rythme normal. L'air qui revient dans mes poumons me brûle, les larmes coulent de mes yeux, de mon nez, de ma bouche.

Une dame âgée sort des mêmes buissons derrière lesquels a disparu Lionel, comme s'il s'était métamorphosé. Elle tient en laisse un petit chien moche qu'elle considère avec tendresse... comme Lionel regarde son amour. Je trouve la force de me lever et j'ai la sensation de tituber tout le long du chemin. Je ne sais même plus comment je me retrouve dans ma chambre.

Ce soir-là je me couche plus angoissée que jamais. Lionel serait-il vraiment fou ? Pourquoi avoir agi ainsi ? A présent je suis sûre qu'il est dangereux. Il a tenté de me tuer ! Mais pourquoi ? Pourquoi ? Que cherche-t-il ? Soudain un léger froissement me fait sursauter. Il y a quelqu'un dans ma chambre. Dans l'obscurité j'essaye de deviner où la personne se déplace. Comment et quand est-elle entrée ? Je ne bouge pas pour faire croire au malfaiteur que je dors. "Le malfaiteur", ce mot m'est

venu spontanément mais aussitôt un autre mot jaillit dans mon esprit, ou plutôt un nom : Lionel. C'est sûrement lui qui vient finir ce qu'il a commencé. J'essaye de garder une respiration calme et régulière. Avec l'effet de surprise, si je suis assez rapide, j'aurais peut-être le temps de rejoindre la porte, de sortir et de l'enfermer dans la chambre. Je contracte imperceptiblement mes muscles et d'un coup je saute hors de mon lit et me précipite vers la sortie. Mais j'ai sous-estimé la force et l'agilité de mon agresseur. Il me rattrape facilement par la chemise de nuit en criant tout bas :

— Attends, je ne te veux pas de mal, fais-moi confiance !

C'est bien lui. Je suis terrorisée, je me débats, persuadée que je n'ai plus qu'une infime chance de m'en sortir, l'énergie du désespoir. Je m'accroche à la table fixée au mur pour essayer, malgré le poids de Lionel, d'avancer jusqu'à la porte. Et là sur le bois, mes doigts retrouvent le plateau-repas, avec les couverts. Le couteau n'est pas très pointu mais d'une seule pièce de métal. Je le prends solidement dans ma main libre et d'un coup je me retourne et le plante dans le corps de mon adversaire. Son hurlement déchire l'espace autour de moi. Je frappe une fois, deux fois, trois fois, dix fois, je ne sais plus. Je ne veux plus l'entendre, plus le voir, plus subir son emprise. Je veux qu'il n'existe plus. Il me lâche et tombe lourdement par terre. La porte s'ouvre à la volée, laissant la lumière du couloir illuminer la chambre et le corps de Lionel, inerte sur le sol. Sa chemise est en lambeaux et s'imbibe rapidement du sang coulant à flot de ses plaies. Après un soulagement fugace, je m'emplis d'un étrange sentiment de tristesse. Je n'ai plus peur, je ne pense pas aux conséquences de mon acte, je n'ai plus aucune angoisse pour mon avenir. Non, juste une immense tristesse qui monte, monte en moi, emporte tout autre sentiment sur son passage et finit par déferler dans mes yeux, ma gorge, mon cœur en sanglots irrépressibles. La femme en blouse blanche qui a ouvert la porte se tient près de moi, une main sur mon épaule. Je l'entends parler au téléphone :

— Allo, Docteur, le plan de guérison de Nathalie a provoqué une catastrophe... Elle vient de tuer son mari.

FIN